



POUR elle

MARY  
BALOGH

*Un mariage*  
EN BLANC

LA SAGA DES BEDWYN - 1

AVENTURES & PASSIONS



## Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Ancienne professeure, c'est en 1985 qu'elle publie son premier livre, aussitôt récompensé par le prix Romantic Times. Depuis, elle n'a cessé de se consacrer à sa passion. Spécialiste des romances historiques Régence, elle compte une centaine d'ouvrages à son actif, dont une quinzaine qui apparaissent sur les listes des best-sellers du *New York Times*. Sa série consacrée à la famille Bedwyn est la plus célèbre.



Un mariage en blanc

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Duel d'espions

*N° 4373*

Le banni

*N° 4944*

Passion secrète

*N° 6011*

### **CES DEMOISELLES DE BATH**

1 – Inoubliable Francesca

*N° 8599*

2 – Inoubliable amour

*N° 8755*

3 – Un instant de pure magie

*N° 9185*

4 – Au mépris des convenances

*N° 9276*

### **LA FAMILLE HUXTABLE**

1 – Le temps du mariage

*N° 9311*

2 – Le temps de la séduction

*N° 9389*

3 – Le temps de l'amour

*N° 9423*

4 – Le temps du désir

*N° 9530*

5 – Le temps du secret

*N° 9652*

Une nuit pour s'aimer

*N° 10159*

Le bel été de Lauren

*N° 10169*

MARY  
BALOGH

LA SAGA DES BEDWYN - 1

# Un mariage en blanc

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marie-Noëlle Tranchart*





AVENTURES  
& PASSIONS

Vous souhaitez être informé en avant-première  
de nos programmes, nos coups de cœur ou encore  
de l'actualité de notre site *J'ai lu pour elle* ?

Abonnez-vous à notre *Newsletter* en vous connectant  
sur [www.jailu.com](http://www.jailu.com)

Retrouvez-nous également sur Facebook  
pour avoir des informations exclusives :  
[www.facebook/pages/aventures-et-passions](http://www.facebook/pages/aventures-et-passions)  
et sur le profil *J'ai lu pour elle*.

*Titre original*  
SLIGHTLY MARRIED

*Éditeur original*  
A Dell book, published by Bantam Dell,  
a division of Random House, Inc.

© Mary Balogh, 2003

*Pour la traduction française*  
© Éditions J'ai lu, 2013



## Prologue

*Toulouse, France, 10 avril 1814*

Pour l'homme qui la contemplait, cette scène n'était que trop familière. Une longue expérience lui avait appris que, une fois le combat terminé, il n'y avait guère de différence entre un champ de bataille et un autre.

Peu à peu, l'épais nuage de fumée de l'artillerie lourde, des fusils et des mousquets se dissipait. On pouvait désormais voir l'armée britannique et les troupes alliées s'établir sur les hauteurs du Calvinet, à l'est de Toulouse. De ces positions conquises de haute lutte, les soldats pointaient leurs armes en direction de la ville, où les forces françaises, dirigées par le maréchal Soult, venaient de battre en retraite. L'odeur âcre de la poudre persistait, mêlée à celle de la poussière, de la boue, des chevaux et du sang. Des ordres fusaient ici et là. On entendait des hennissements, des cliquetis d'épées, des roulements de charrettes. Mais, malgré ce vacarme, il régnait paradoxalement sur ce spectacle de

désolation l'habituelle impression de silence cotonneux, maintenant que les détonations avaient cessé, et que les morts et les blessés jonchaient le sol.

Une fois le combat terminé, le colonel lord Aidan Bedwyn ne manquait jamais de parcourir le champ de bataille pour compter les morts de son bataillon et reconforter les blessés. Les soldats craignaient cet officier de haute taille, bâti en force. C'était un bel homme à la peau mate et au nez aquilin, dont le visage restait de marbre en toutes circonstances. Le regard impénétrable, les mains croisées dans le dos, sa longue épée de cavalerie ayant regagné le fourreau qui lui battait la jambe, il s'arrêta devant un corps gisant face contre terre.

— Un officier, dit-il en indiquant d'un mouvement du menton le ceinturon rouge. Qui est-ce ?

Son aide de camp se pencha, retourna le mort... et celui-ci ouvrit les yeux.

Le colonel le reconnut immédiatement.

— Capitaine Morris, vous êtes blessé. Rawlings, demandez qu'on apporte une civière.

— Non, dit faiblement le capitaine. Je suis fichu, mon colonel.

Ce dernier ne discuta pas l'évidence. Il resta debout près du mourant dont l'uniforme écarlate se trempait peu à peu d'un rouge plus foncé.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il. Voulez-vous de l'eau ?

— Non. Promettez-moi de...

Le capitaine Morris s'interrompt et ferma les yeux. Croyant que c'était la fin, le colonel mit un genou en terre à côté de lui. À ce moment-là, au prix d'un effort visible, ce dernier souleva les paupières.

— Je vous avais dit que vous ne me deviez rien, mon colonel...

— Et moi, je vous avais dit qu'un jour, je vous paierais de retour. Le moment est venu.

Deux ans auparavant, alors simple lieutenant, le capitaine Morris lui avait sauvé la vie au cours de la bataille de Salamanque. Le cheval du colonel venait de s'effondrer sous lui, et le jeune lieutenant avait tué l'homme qui s'apprêtait à l'attaquer par-derrière. Sa rapidité d'action avait évité à son officier supérieur une mort certaine. Puis Morris avait insisté pour que le colonel prenne son cheval. Lui-même avait été légèrement blessé dans le terrible combat qui avait suivi. Cela lui avait valu d'obtenir ses galons de capitaine, une promotion qu'il n'aurait jamais pu se permettre d'acheter.

Le colonel n'avait pas oublié son geste.

— Que puis-je pour vous ? répéta-t-il.

— Ma sœur... Il faut la prévenir.

— Je m'en chargerai en personne.

— Elle n'a été que trop longtemps vêtue de noir. Je ne veux pas qu'elle me pleure, ni qu'elle porte mon deuil. Vous le lui direz ?

— Comptez sur moi. Et je lui dirai aussi que vos derniers mots ont été pour elle.

Morris trouva la force de lever la main pour saisir celle du colonel entre des doigts déjà glacés.

— Promettez-moi de la protéger, articula-t-il. Promettez-le-moi ! Quoi qu'il advienne.

Le colonel se pencha afin que le mourant puisse l'entendre.

— Je vous en fais la promesse solennelle.

Le dernier souffle s'échappa d'entre les lèvres parcheminées du capitaine. Après lui avoir fermé

les paupières, le colonel resta un genou en terre pendant quelques instants. Il semblait prier, mais en réalité il songeait à la promesse qu'il venait de faire. Il allait donc devoir apprendre, en personne, à Mlle Morris – dont il ignorait tout – que son frère était mort et que, avant de rendre l'âme, il avait demandé qu'elle ne le pleure pas et ne porte pas son deuil.

Il avait en outre juré de la protéger. De qui ? De quoi ?

*Quoi qu'il advienne...*

Les derniers mots du capitaine Morris résonnaient encore à ses oreilles. Que signifiaient-ils ? À quoi s'était-il engagé ?

# 1

*Angleterre, 1814*

Au cœur des bois touffus qui s'étendaient à l'extrémité du parc, un ruisseau descendait en cascade pour rejoindre la rivière qui, après avoir délimité le domaine de Ringwood Manor, dans l'Oxfordshire, continuait paisiblement son chemin vers le village d'Heybridge.

Par cette belle matinée de mai, ce vallon ombragé semé de jacinthes était à couper le souffle. D'ordinaire, elles ne fleurissaient qu'en juin, mais un printemps précoce les avait décidées à éclore plus tôt. Les azalées aussi étaient en fleur, si bien que les berges du ruisseau semblaient recouvertes d'un tapis bleu et rose. Les rayons du soleil, tamisés par les branches des grands cyprès, dessinaient des taches de lumière mouvante sur l'herbe, les fleurs et l'eau qui bondissait sur un lit de galets aux couleurs chatoyantes.

Ève Morris cueillait des jacinthes pour fleurir le manoir. C'était, à cette époque de l'année, l'un de

ses passe-temps préférés. Elle avait proposé à Thelma Rice, la gouvernante, d'oublier les cours qu'elle devait donner aux enfants et de les accompagner en promenade. Même la vieille tante Mari était venue, malgré son arthrite et ses problèmes respiratoires. C'était elle qui avait eu l'idée de transformer cette sortie en pique-nique, si bien que Charlie avait dû apporter, outre le confortable fauteuil en osier sur lequel elle s'était installée avec son tricot, un panier rempli d'appétissantes victuailles.

Ève se redressa et rabattit sur ses yeux le bord de sa capeline un peu cabossée attachée par un ruban gris. Sa robe à taille haute était grise, elle aussi, et très simple. Une tenue idéale pour une matinée à la campagne, quand on n'attend pas de visites.

Un profond sentiment de bien-être envahit la jeune fille. L'été s'annonçait déjà, un été qui, pour la première fois depuis des années, ne serait pas gâché par l'anxiété. Certes, elle se posait toujours des questions au sujet de John. Pourquoi, mais pourquoi ne donnait-il pas de nouvelles ? Il aurait dû revenir en mars de Russie – au plus tard en avril. Or nous étions en mai, et il n'était toujours pas là.

À vrai dire, cela ne l'inquiétait pas outre mesure, car elle était sûre qu'il accourrait dès qu'il en aurait la possibilité.

Tante Mari tricotait sans même regarder ses aiguilles. Un sourire adoucissait son visage ridé tandis qu'elle surveillait les enfants. Ève éprouva une vague de tendresse pour cette femme qui avait passé quarante années à pousser des chariots de charbon dans une mine. Et qui les pousserait

encore si le père d'Ève n'avait pris l'initiative de lui octroyer une petite pension après la mort de son mari, ce qui lui avait permis de prendre sa retraite.

Un an auparavant, alors que son père était déjà très malade, Ève avait invité sa grand-tante à venir s'installer au manoir.

Davy, sept ans, cueillait des fleurs d'un air grave, comme s'il s'agissait là d'une tâche de la plus haute importance. Sa sœur Becky, âgée de cinq ans, les choisissait en chantonnant. Elle paraissait à l'aise et heureuse dans son nouvel environnement.

« Si seulement Davy pouvait perdre un peu de son sérieux », pensa Ève.

Cela viendrait, espérait-elle de tout son cœur. Un jour, il retrouverait l'insouciance des garçons de son âge. Ces deux enfants, qui vivaient maintenant avec elle depuis sept mois, n'étaient pas les siens. Mais comme personne ne voulait d'eux, elle les avait recueillis.

Muffin guettait les poissons, le nez au ras de l'eau, une patte repliée sous le ventre, les trois autres en équilibre précaire sur des rochers. Il se croyait une vocation de pêcheur, même s'il n'attrapait jamais rien, pas même un malheureux têtard.

Le petit Benjamin Rice rejoignit sa mère en trotinant et lui tendit une poignée de jacinthes et de mauvaises herbes que Thelma prit à deux mains, comme s'il s'agissait d'un précieux trésor.

Ève ressentit une pointe d'envie et s'en voulut aussitôt. Elle avait beaucoup de chance, se rappela-t-elle. Elle vivait dans un endroit idyllique, entourée de gens qui l'aimaient et qu'elle aimait, et la solitude de son enfance n'était plus qu'un lointain souvenir. Dans une semaine, soit un an après

la mort de son père, elle abandonnerait ce triste gris de demi-deuil pour porter de nouveau des vêtements de couleur. Sous peu, John serait de retour, et elle pourrait enfin annoncer au monde entier qu'elle était follement amoureuse. Si elle s'était écoutée, elle se serait mise à danser de joie au milieu des jacinthes. Mais elle se contenta de sourire.

Et puis, elle reverrait bientôt Percy. Dans sa dernière lettre, son frère lui annonçait qu'il avait droit à une permission. Dès que celle-ci lui serait octroyée, il s'empresserait de regagner l'Angleterre.

De toute façon, la situation allait changer puisque Napoléon s'était récemment rendu aux troupes alliées. Dès qu'il avait appris la nouvelle, James Robson, le voisin immédiat d'Ève, était venu l'en avertir. Enfin, elle n'aurait plus à s'inquiéter au sujet de Percy.

La jeune fille se pencha pour cueillir quelques fleurs de plus. Oui, elle allait en mettre dans toute la maison pour célébrer la fin de la période de deuil, la victoire des troupes alliées et la prochaine permission de Percy. Oh, si seulement John pouvait revenir, lui aussi !

— Qui a faim ? demanda tante Mari avec son fort accent gallois.

— Moi ! cria Becky.

Elle arriva en courant.

— Je meurs de faim !

Davy regarda autour de lui d'un air inquiet, un peu comme s'il craignait que le pique-nique ne lui échappe s'il faisait un seul pas. Muffin n'avait pas tant de scrupules. Oubliant les poissons, il se mit à aboyer joyeusement, puis les rejoignit en



sautillant, une oreille dressée, tandis que l'autre, réduite à une moitié, tombait lamentablement.

— Toi aussi, tu dois être affamé, déclara Ève.

Elle s'approcha du petit garçon et lui entoura les épaules du bras pour l'entraîner avec elle.

— Tu as bien travaillé. Tu as cueilli plus de fleurs que tout le monde.

— Merci... tante Ève, fit-il gauchement.

Il avait l'air de penser que c'était impertinent de se montrer aussi familier. Sa sœur et lui n'étaient pas vraiment apparentés à la jeune fille, sinon par un lien très ténu dû à un mariage, mais elle n'imaginait pas ces deux enfants qui grandissaient sous son toit l'appeler mademoiselle Morris, ou appeler tante Mari madame Pritchard.

Thelma riait de bon cœur. Ses fleurs calées au creux d'un bras, Benjamin dans l'autre, elle ne parvenait pas à l'empêcher de pousser son bonnet brodé en arrière.

Les enfants déplièrent la nappe, Ève ouvrit la bouteille de limonade et sa grand-tante sortit du panier des petits pains frais et le gros poulet que Mme Rowe, la cuisinière, avait fait rôtir dans la matinée. Pendant quelques minutes, le silence régna, tandis que tout le monde faisait honneur à cet excellent repas.

« Pourquoi la nourriture paraît-elle toujours meilleure en plein air ? » s'interrogea Ève en s'essuyant les doigts sur une serviette en lin.

— Il faudrait rentrer mettre toutes ces fleurs dans l'eau avant qu'elles fanent, conseilla tante Mari. Qui veut me donner ma canne, que j'essaie de me mettre debout ?

— Déjà ? soupira la jeune fille tandis que Davy se précipitait pour récupérer ladite canne.

— Mademoiselle Morris ! appela une voix un peu haletante. Mademoiselle Morris !

— Oui, Charlie, nous sommes là !

Le jeune homme au visage rond qui arrivait en courant laissa échapper un soupir de soulagement. Il se déplaçait avec tant de maladresse qu'il faillit trébucher sur une racine.

— Prenez votre temps, Charlie, vous risquez de glisser et de vous faire mal, lui dit gentiment Ève.

Même si elle n'avait pas besoin de domestiques supplémentaires à Ringwood Manor, elle l'avait engagé récemment comme homme à tout faire. Après la mort de son père, le forgeron du village, personne n'avait voulu employer le pauvre Charlie, sous prétexte qu'il était un peu demeuré. Même son père le traitait de bon à rien. Et pourtant, Ève n'avait jamais eu à son service un garçon aussi plein de bonne volonté.

— Mademoiselle Morris, c'est...

Il s'interrompit pour reprendre haleine.

— C'est Mme Fuller qui m'envoie vous chercher.

Chaque fois qu'il devait délivrer un message, il affichait un tel désarroi qu'on aurait cru qu'il annonçait la fin du monde.

— Il... faut que vous retourniez au manoir.

— Cela tombe bien, nous étions justement sur le point de rentrer.

La jeune fille se leva sans hâte et secoua ses jupes pour en faire tomber quelques brins d'herbe.

— Mme Fuller vous a-t-elle dit pourquoi, Charlie ?

— Quelqu'un est arrivé.

Il fronça les sourcils, tentant de se concentrer.

— Je ne me souviens pas de son nom.

Ève retint sa respiration. Quelqu'un ?

*John ?*

Elle avait cependant été si souvent déçue au cours de ces deux derniers mois qu'elle préféra ne pas se réjouir. D'autant plus que, par moments, elle se demandait si elle le reverrait un jour, s'il avait seulement l'intention de revenir. Elle se raidit, atterrée par le tour que prenaient ses pensées, et s'empressa de les chasser.

— C'est sans importance, fit-elle avec bonne humeur. Je le saurai bien assez tôt. Merci d'être venu me prévenir, Charlie. Cela ne vous ennuie pas de porter le fauteuil de Mme Pritchard jusqu'au manoir ? Puis vous serez gentil de revenir chercher le panier du pique-nique.

Ravi d'être chargé d'une nouvelle mission, Charlie eut un sourire radieux. Tante Mari venait de se lever et il s'empressa de soulever le fauteuil en osier.

— Je me souviens, maintenant ! s'exclama-t-il. C'est un soldat en uniforme rouge.

*Son frère !*

— Percy !

— Oh, mon Dieu, Ève ! s'écria tante Mari en joignant les mains.

La jeune fille ne l'entendit même pas. Elle avait empoigné sa jupe à deux mains et courait à toutes jambes vers le manoir.

La montée était raide depuis le creux du vallon. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre sa course folle, Muffin sur ses talons. Elle arriva enfin dans le parc et, sans ralentir, contourna le petit étang

aux nénuphars, traversa la pelouse en diagonale, longea les écuries et arriva enfin sur la terrasse pavée devant le manoir. Sa vieille capeline à la main, elle gravit à toute allure les marches du perron et jaillit dans le hall, rouge, essoufflée, et sans doute décoiffée. Mais elle s'en moquait comme d'une guigne. Percy n'était pas homme à s'offusquer pour si peu !

Le gredin ! Il ne lui avait même pas envoyé un mot pour lui annoncer son retour, mais quelle importance, maintenant qu'il était là ? Il avait voulu lui faire une surprise. Et quelle merveilleuse surprise !

— Où est-il ? demanda-t-elle à Agnès Fuller, la femme de charge, une solide quinquagénaire au visage taillé à la serpe.

— Dans le petit salon, répondit-elle en désignant une porte à sa droite. Toi, le chien, dehors. Tu ne rentreras pas avant qu'on t'ait lavé les pattes. Quant à vous, mon agneau, vous devriez monter vous recoiffer et...

Sans l'écouter, Ève fit irruption dans la pièce réservée aux visiteurs.

— Tu exagères ! cria-t-elle.

Avant de s'immobiliser, horriblement gênée. Car ce n'était pas Percy qui se tenait devant la cheminée, mais un parfait inconnu. Un homme de haute taille dont la présence semblait envahir la pièce. Il était en grand uniforme, veste écarlate, pantalon blanc impeccable, bottes de cavalerie parfaitement lustrées, épée au côté. Large d'épaules, solide, il y avait en lui quelque chose de menaçant. Son visage hâlé était dur, ses cheveux

aussi noirs que ses yeux accentuaient son côté ténébreux.

— Oh, je suis désolée ! murmura Ève, soudain affreusement consciente de son apparence négligée. Excusez-moi.

Ses cheveux étaient à demi défaits, sa robe devait être pleine de brins d'herbe et de pétales de fleurs, et elle n'aurait pas été étonnée d'avoir quelques traces de terre sur le visage. Pourquoi diable n'avait-elle pas demandé à Agnès l'identité de son visiteur ? D'ailleurs, que faisait-il ici ?

— Excusez-moi, répéta-t-elle, gênée. Je pensais que... que vous étiez quelqu'un d'autre.

Il la fixa un instant en silence avant de s'incliner.

— Mademoiselle Morris, je suppose ?

Elle hocha la tête.

— Vous avez un avantage sur moi, monsieur. Le domestique qui est venu m'avertir de votre visite a omis de préciser votre nom.

— Colonel Bedwyn, à votre service, mademoiselle.

Seigneur, le colonel lord Aidan Bedwyn n'était autre que l'officier supérieur commandant l'escadron de cavalerie dont faisait partie Percy ! Son embarras s'accrut. Elle aurait voulu disparaître dans un trou de souris.

Puis, soudain, tout cela lui parut sans importance. Car elle venait brusquement de comprendre les raisons de la présence de cet officier en uniforme d'apparat.

Un froid glacial l'envahit. Son chapeau tomba à ses pieds, tandis qu'elle cherchait à tâtons la poignée de la porte. Elle s'y cramponna après avoir refermé le battant.

— Que... que me vaut l'honneur de votre visite, colonel ? demanda-t-elle d'une voix sans timbre qui semblait venir de très loin.

Sans la quitter des yeux, le visage dépourvu d'expression, il déclara :

— Je suis malheureusement porteur de mauvaises nouvelles. Souhaitez-vous la présence d'un proche ?

— Percy ? fit-elle très bas.

Elle eut l'impression de se désagréger. Une partie de son esprit se représentait cet homme au milieu d'un champ de bataille, une épée ensanglantée à la main.

— Mais... la guerre est finie, balbutia-t-elle. Napoléon a été vaincu. Il s'est rendu.

— Le capitaine Percy Morris a été tué sur le champ de bataille près de Toulouse le 10 avril. Il est mort en héros. Je suis navré de devoir vous causer un tel chagrin.

Percy ! Son seul frère. Celui qu'elle avait vénéré durant toute son enfance, et adoré à l'adolescence. Indocile et rebelle, et constamment en désaccord avec leur père, il s'était engagé dans un régiment de cavalerie après avoir pu acheter une charge de lieutenant grâce à l'héritage inattendu d'un vieil oncle. Lui aussi l'adorait. Et il lui écrivait régulièrement. Elle avait d'ailleurs reçu une lettre de France deux semaines auparavant !

*Le capitaine Percy Morris a été tué sur le champ de bataille...*

L'officier était maintenant près d'elle, mais il ne la touchait pas. Il la dominait de toute sa hauteur, grand, sombre, menaçant.

— Vous êtes très pâle. Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

— Il... il est mort ?

Il était mort depuis près d'un mois et elle n'avait rien deviné, rien senti. Lorsqu'elle avait lu sa dernière lettre, il n'était déjà plus de ce monde.

— A-t-il souffert ? articula-t-elle.

— Je ne le pense pas.

Le colonel Bedwyn n'avait pas bougé, et elle avait l'impression de suffoquer, de manquer d'air et d'espace. De nouveau, elle pensa qu'il devait apparaître terrifiant sur un champ de bataille.

— Souvent, les hommes gravement touchés sont en état de choc, ce qui les empêche de ressentir la douleur, dit-il. Le capitaine Morris ne semblait pas souffrir. Il ne se plaignait pas.

— Vous a-t-il parlé ?

— Ses derniers mots ont été pour vous. Il m'a supplié d'aller moi-même vous annoncer la nouvelle.

— C'est très gentil à vous d'honorer une telle demande, murmura Ève, se rendant soudain compte qu'il était étrange de voir un officier supérieur se charger d'une semblable mission.

— Je devais bien cela au capitaine Morris. À Salamanque, il m'a sauvé la vie au péril de la sienne.

— A-t-il dit autre chose ?

— Il a demandé que vous ne le pleuriez pas et que vous ne portiez pas son deuil ; il estimait que vous n'aviez été que trop longtemps vêtue de noir.

Ève baissa les yeux sur sa robe grise. Elle qui était tellement impatiente de troquer ces tristes

tenues pour des toilettes plus colorées. Ça n'avait plus d'importance, à présent.

Son frère était parti. À jamais.

À cette pensée, le chagrin la submergea, violent, aveuglant.

— Mademoiselle Morris ?

Le colonel fit un pas vers elle et tendit la main comme pour lui prendre le bras. Elle se recroquevilla.

— A-t-il dit autre chose ?

— Il m'a demandé de vous protéger.

— De me protéger ? répéta-t-elle.

Elle leva les yeux. Le visage du colonel était de marbre. Dépourvu de toute chaleur, de toute expression, de tout sentiment. S'il y avait une âme derrière ce masque impénétrable, elle n'en voyait pas trace. Mais peut-être était-elle injuste. Cet homme avait tout de même fait un geste, comme pour la reconforter. Et il était venu spécialement de France pour s'acquitter de la promesse faite à Percy !

— J'ai pris une chambre à l'auberge des Trois Plumes d'Heybridge, mademoiselle. Je reviendrai vous voir avant mon départ, et vous me direz en quoi je peux vous être utile. Mais, pour le moment, vous avez besoin de la présence de vos proches.

Il alla tirer le cordon qui pendait près de la porte avant d'ajouter :

— Vous êtes en état de choc.

L'était-elle ? Elle se sentait parfaitement maîtresse d'elle-même. Au point qu'elle se demanda si la cloche fonctionnait encore, car cela faisait une éternité qu'elle ne l'avait pas utilisée. Elle se dit



aussi que si Agnès l'entendait et arrivait, elle allait devoir bouger afin qu'elle puisse ouvrir la porte. Or elle se sentait incapable d'esquisser le moindre mouvement. Ce qui signifiait peut-être, en effet, qu'elle n'était pas tout à fait elle-même.

*Percy était mort !*

Agnès répondit presque immédiatement. Le colonel saisit Ève par le bras et la tira de côté juste avant que le battant s'ouvre brutalement.

— Pouvez-vous appeler quelqu'un pour aider Mlle Morris ?

Cette requête avait tout d'un ordre.

Agnès, fidèle à elle-même, tourna la tête et cria :

— Charlie ! Char-lie ! Tu m'entends ? Pose ce fauteuil dans un coin et va chercher Mme Pritchard. Qu'elle se dépêche, Mlle Morris a besoin d'elle.

Le colonel conduisit Ève jusqu'au siège le plus proche.

— Asseyez-vous avant de vous évanouir, conseilla-t-il.

Elle s'exécuta docilement, le dos rigide, les mains crispées.

« Pauvre tante Mari, pensa-t-elle. Lui dire de se dépêcher. »

Les mots que l'officier avait prononcés un instant plus tôt lui revinrent en mémoire : *Vous me direz en quoi je peux vous être utile.*

— Vous ne pouvez rien faire pour moi, colonel, murmura-t-elle. Il n'y a aucune raison de vous imposer plus longtemps l'inconfort d'une auberge de campagne. Mais je vous remercie de votre offre. Et d'être venu jusqu'ici. C'était très gentil de votre part.

Comment parvenait-elle à débiter des politesses alors que Percy était *mort* ? Elle sentit ses ongles s'enfoncer dans ses paumes.

— La plus humble des auberges de campagne paraît luxueuse pour un homme tout juste revenu d'une campagne militaire. Je vous en prie, ne vous souciez pas de mon confort.

Elle ne lui avait rien offert à boire, songea-t-elle comme le silence retombait entre eux. Elle ne lui avait même pas proposé de s'asseoir.

Tante Mari pénétra dans la pièce en boitillant, sa canne martelant le sol à un rythme plus rapide que d'ordinaire. À en juger par son désarroi, elle avait deviné le motif de la visite de cet inconnu.

Sans attendre d'être présenté, le colonel déclara :

— Mlle Morris a besoin de vous, madame. Je viens de lui apprendre une triste nouvelle concernant son frère, le capitaine Percy Morris.

— Oh ! Mon pauvre agneau ! s'exclama la vieille femme en rejoignant sa nièce.

Quand elle la prit dans ses bras, sa canne tomba bruyamment sur le parquet. Ève appuya la tête contre l'épaule osseuse de sa grand-tante, cherchant un réconfort dont elle savait déjà que personne ne pourrait le lui procurer. Parce que personne ne pourrait ramener Percy à la vie. À cette pensée, un désespoir sans nom la submergea.

Quand, enfin, elle releva la tête, tante Mari pleurait. À ses pieds, Muffin remuait le petit bout de queue qui lui restait. Agnès avait ramassé sa capeline tombée à terre et la serrait contre sa poitrine d'un air belliqueux. Thelma, l'air bouleversé,

était là, elle aussi. Mais pas les enfants. Nanny Johnson les avait probablement emmenés à la nursery.

Quant au colonel lord Aidan Bedwyn, il était parti.



## 2

À l'auberge des Trois Plumes, le matelas était trop dur, les oreillers trop mous, le pub bruyant, la bière insipide, la nourriture infecte, le service lamentable... Bref, l'endroit était dépourvu de charme quand bien même il était passablement propre. S'il avait été ailleurs qu'en Angleterre – qui, dans son esprit, était parée de toutes les qualités –, Aidan aurait peut-être considéré l'auberge comme le comble du luxe. Dans le cas présent, il était fort contrarié et avait hâte de se rendre à Lindsey Hall, dans le Hampshire, le domaine campagnard de son frère, le duc de Bewcastle, où il avait l'intention de se faire dorloter jusqu'à la fin de sa permission.

Mais d'abord, il devait accomplir sa mission auprès de la sœur du capitaine Morris, bien que, hormis lui offrir son réconfort, il ignorât en quoi il pouvait lui être utile. Elle lui avait certes affirmé qu'il ne pouvait rien faire pour elle, mais elle était, bien sûr, sous le choc de la nouvelle qu'il venait de lui annoncer.

Le changement qui s'était opéré en elle en l'espace de quelques minutes l'avait lui-même secoué. En un instant, la jolie jeune femme aux yeux brillants et aux joues roses qui avait fait irruption dans la pièce s'était transformée en un fantôme hagard au visage blême. Tout cela par sa faute. Ah, le pouvoir des mots ! Des mots que, à vrai dire, il n'avait jamais su manier.

Lorsqu'il retourna à Ringwood Manor, le lendemain, à pied, car il avait découvert que la propriété se trouvait à moins de deux kilomètres du village, il fut plus à même d'observer son environnement maintenant que la partie la plus pénible de sa mission était derrière lui. Annoncer la mort de quelqu'un était la tâche la plus épouvantable qui soit. Cela lui était arrivé fréquemment par courrier, mais jamais encore en personne.

Ringwood Manor était un endroit charmant, nota-t-il. Le vieux manoir était ancien et joliment patiné par les ans, le parc de belle taille et bien entretenu. Le domaine paraissait prospère, mais les apparences pouvaient être trompeuses. Ainsi, le jeune Morris, qui n'était ni joueur ni buveur, avait été incapable d'acheter sa charge de capitaine comme le faisaient la plupart de ses pairs. Ringwood Manor était peut-être hypothéqué. Était-ce là le problème de sa sœur ?

Mais la propriété lui reviendrait-elle de toute façon ? À qui appartenait-elle, désormais ? Le père était mort, avait appris Aidan. Le domaine était-il celui du capitaine Morris ? Était-il considéré comme un bien inaliénable ?

Tandis qu'il remontait l'allée, le gravier crissant sous ses bottes, Aidan aperçut un petit groupe sur

la pelouse. Il y avait là trois femmes. L'une d'elles, assise dans un fauteuil, faisait visiblement la lecture aux trois enfants qui l'entouraient. Aidan, qui l'avait croisée la veille en partant, pensa qu'il s'agissait d'une gouvernante. Les deux autres femmes étaient debout. Il reconnut Mlle Morris et la femme âgée munie d'une canne qui était venue la reconforter, la veille. Apercevant le nouvel arrivant, l'un des enfants pointa le doigt dans sa direction, et tout le monde se tourna vers lui.

L'espace d'un instant, il eut l'impression que Mlle Morris ne le reconnaissait pas. Peut-être parce qu'il n'était pas en uniforme. Il quitta l'allée et traversa la pelouse pour les rejoindre. Les deux femmes vinrent à sa rencontre. En dépit de ses yeux cernés et de sa pâleur, Mlle Morris semblait avoir retrouvé un certain calme.

— Colonel, murmura-t-elle avec un pauvre sourire.

Grande et svelte, elle avait les cheveux châtain et les yeux gris. Aujourd'hui elle lui paraissait fragile et assez quelconque.

— C'est très aimable à vous de revenir me voir. Je crains de ne pas vous avoir remercié comme il convenait pour avoir pris la peine d'annoncer en personne la nouvelle. Ç'aurait été pire de l'apprendre par courrier.

Sa voix était douce, avec des intonations légèrement chantantes.

— Bonjour, mademoiselle, la salua Aidan en s'inclinant. Je suis heureux de voir que vous avez eu la force de sortir prendre un peu l'air.

Bien qu'il fasse chaud, elle avait drapé un châle sur ses épaules, et le tenait à deux mains.

— Permettez-moi, colonel, de vous présenter ma grand-tante, Mme Pritchard. Tante Mari, voici le colonel lord Aidan Bedwyn.

Ainsi, elle connaissait donc son nom complet ? Il s'inclina devant la vieille dame.

— Enchantée de faire votre connaissance, colonel, dit cette dernière.

Elle parlait avec un accent gallois si prononcé qu'Aidan eut du mal à la comprendre.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? proposa Mlle Morris. J'ai négligé mes devoirs hier.

— Si cela ne vous ennuie pas, je préférerais faire quelques pas avec vous.

— Quant à moi, je vais rentrer reposer un peu mes vieilles jambes, déclara Mme Pritchard.

Aidan et Mlle Morris se dirigèrent à pas lents vers un bel étang où flottaient des nénuphars. Ils n'avaient parcouru que quelques mètres lorsqu'un aboiement se fit entendre. Un chien de race indéterminée les rejoignit en boitillant sur trois pattes, la quatrième étant repliée sous son ventre. L'animal était hirsute et borgne, et l'une de ses oreilles était réduite de moitié.

Il s'arrêta devant Mlle Morris et la contempla avec adoration de son œil unique.

— Tu ne manques jamais une promenade, Muffin, lui dit-elle en le grattant sous le menton.

Elle leva les yeux vers Aidan.

— Évidemment, il ne gagnerait pas le premier prix d'un concours. Ni même le dernier. Il n'empêche que je l'aime beaucoup.

Aidan s'abstint de tout commentaire. Le chien aboya de nouveau en reniflant les pieds de celui



qu'il considérait comme un intrus, puis se mit à gambader autour d'eux tandis qu'ils poursuivaient leur promenade.

Aidan ne perdit pas de temps en banalités. Parler de la pluie et du beau temps avec une femme qui venait de souffrir une perte cruelle aurait été d'une insensibilité totale.

— Votre frère m'a fait promettre de vous protéger. Le temps lui a malheureusement manqué pour m'en dire davantage, mais sa requête était très insistante. C'est donc à vous qu'il revient de m'expliquer en quoi je peux vous être utile.

— Vous avez déjà rempli vos obligations en venant ici, colonel, et je vous en suis très reconnaissante. Vous m'avez tranquilisée en m'assurant qu'il n'avait pas souffert. Que puis-je demander de plus ?

Elle s'était exprimée d'un ton si ferme qu'il aurait été mal venu d'insister. Ils étaient après tout de parfaits étrangers l'un pour l'autre. Cela dit, le jeune capitaine Morris avait rassemblé ses dernières forces pour arracher une promesse à un homme dont il savait qu'il la tiendrait.

— Cette propriété appartenait-elle à votre frère ?

— Non. C'est à moi que mon père l'a léguée. Il était brouillé avec Percy depuis des années.

Aidan haussa un sourcil, et elle enchaîna :

— Il souhaitait que son fils unique reste ici et devienne un membre actif, comme il disait, de la petite aristocratie locale. Mais Percy rêvait de faire une carrière militaire. Grâce à l'héritage inattendu d'un grand-oncle, il s'est acheté une charge de lieutenant, ce que mon père ne lui a jamais pardonné.

Mlle Morris n'allait donc pas se retrouver sans toit. Aidan, qui avait craint d'être obligé de l'escorter, avec armes et bagages, chez l'un ou l'autre des membres de sa famille ayant la bonté de l'accueillir, était pour le moins soulagé.

— Le domaine semble prospère, risqua-t-il.

— Il l'est.

Sans s'étendre davantage, elle attrapa le bâton que lui apportait le chien et le jeta au loin.

— Où est enterré Percy ? voulut-elle savoir. À Toulouse ?

— Oui. Au côté de deux autres officiers. J'ai assisté à la cérémonie qui a été célébrée par notre aumônier militaire. Une cérémonie très digne. Les pierres tombales ont été gravées et seront régulièrement entretenues. J'y veillerai.

— Merci, murmura-t-elle simplement.

Il n'y avait rien d'autre à dire, apparemment. Mlle Morris ne semblait pas avoir besoin d'une quelconque aide financière de sa part – et même si c'était le cas, il doutait qu'elle le lui avoue. Elle n'était pas seule. Sa grand-tante était là pour l'aider à surmonter son chagrin. Il y avait ces enfants qu'il avait aperçus, même s'il ignorait quels étaient exactement leurs liens. Et elle avait probablement des amis et des voisins prêts à lui apporter leur soutien. Elle n'avait pas besoin du réconfort d'un inconnu. De toute façon, il n'était pas doué pour cela. Devenu officier à dix-huit ans, il en avait maintenant trente. La vie militaire, les guerres et leur cortège d'horreurs avaient eu raison des émotions qu'il avait pu éprouver autrefois.

Mais il n'oubliait pas qu'il avait fait à un mourant une promesse solennelle. Celle de protéger sa

sœur, *quoi qu'il advienne*. De n'avoir rien pu faire pour elle sinon lui annoncer la mort de son frère l'ennuyait.

— Avez-vous de la famille en Angleterre, colonel ? demanda-t-elle soudain.

— Oui. J'ai deux frères et deux sœurs plus jeunes que moi. Outre le duc de Bewcastle qui est mon aîné.

— Vous devez avoir beaucoup de neveux et de nièces, murmura-t-elle.

Il secoua la tête.

— Aucun d'entre nous n'est encore marié.

L'une de ses sœurs, Freyja, avait failli épouser tour à tour deux frères. Mais l'aîné était mort, et le second en avait épousé une autre, ce qui avait plongé Freyja dans une rage folle.

— Vous devez avoir hâte de les revoir, et eux de vous revoir. Avez-vous une longue permission ?

— Deux mois.

— C'est peu. Ne la gêchez pas en vous attardant ici. Quoi qu'il en soit, je vous remercie du fond du cœur de m'avoir accordé ces deux jours.

C'était joliment dit, mais il n'empêche qu'elle le congédiait. Sa dette envers le capitaine Morris avait été aisément réglée. Trop aisément ! Mais il ne pouvait rien faire de plus.

Ils avaient fait le tour de l'étang aux nénuphars, et elle reprit le chemin du manoir. Elle s'attendait qu'il parte, et s'il n'était pas mécontent, il était aussi un peu mal à l'aise.

S'il se hâtait de regagner les Trois Plumes, il pourrait partir aussitôt pour le Hampshire. Il y avait maintenant trois ans qu'il avait quitté l'Angleterre, il ne serait pas fâché de revoir les

siens. Cela dit, ils devaient être à Londres, où la saison battait son plein. Le duc de Bewcastle s'y trouvait sans doute, car le Parlement était en session.

Lorsqu'ils atteignirent la terrasse devant le manoir, Mlle Morris se tourna vers lui.

— Au revoir, colonel. Profitez bien de votre permission, je suis sûre que vous en avez gagné chaque instant.

Sa voix trembla légèrement tandis qu'elle ajoutait :

— Votre mission n'était pas facile. Soyez assuré de ma gratitude.

Il prit la main qu'elle lui tendait et s'inclina.

— Au revoir, mademoiselle. Le capitaine Morris était un véritable héros. Le savoir vous apportera peut-être un peu de réconfort lorsque votre chagrin aura un peu perdu de son âpreté.

Elle lui adressa un sourire, mais son regard était infiniment triste.

Tandis que le chien grondait d'un air bien peu menaçant, Aidan tourna les talons et redescendit l'allée. Au moins, il pouvait commencer à savourer sa permission.

Il craignait cependant que cette impression de ne pas avoir tout à fait tenu sa promesse ne continue de le tarauder. Il croyait encore entendre le capitaine Morris.

*Promettez-moi de la protéger. Promettez-le-moi !  
Quoi qu'il advienne.*

Il avait sûrement quelque chose de précis en tête.

William Andrews était l'ordonnance d'Aidan depuis déjà huit ans. Il avait fait avec lui quantité

de campagnes et tout supporté – la pluie, la boue, la neige, le froid, le soleil de plomb, les chambres d'auberge infestées de puces ou de punaises, les bivouacs en plein air – sans jamais être malade.

Or, lorsque Aidan regagna les Trois Plumes et l'appela pour lui demander de faire les bagages et de préparer son cheval en vue d'un prompt départ, il le trouva dans un état lamentable. Le nez rouge, le regard fiévreux, la voix enrouée, le malheureux se traînait littéralement.

— Que diable vous arrive-t-il ? s'exclama Aidan.

— J'ai dû prendre froid, répondit Andrews avant d'éternuer. Pardonnez-moi. Que puis-je faire pour vous, mon colonel ?

Aidan fronça les sourcils, laissa échapper un juron, puis envoya son ordonnance se coucher en lui conseillant de prendre quelque chose pour faire tomber la fièvre et de rester au lit jusqu'au lendemain.

William Andrews faillit protester, puis se ravisa et regagna sa chambre en éternuant de plus belle.

« Et comment suis-je censé m'occuper dans ce trou ? » se demanda Aidan.

Il était à peine midi. Il pouvait toujours s'installer au pub devant une bière et fraterniser avec les gens du cru. Ou arpenter de long en large les quelques rues d'Heybridge. Il avait également la possibilité de seller son cheval et d'aller faire une longue balade. À moins qu'il ne décide de s'allonger sur son lit pour examiner les taches d'humidité du plafond ?

Il s'aperçut soudain qu'il avait faim. Le petit déjeuner était loin. Il se rendit dans la salle du

restaurant, qui ne faisait qu'un avec le pub, et, après avoir commandé le plat du jour avec une pinte de bière, il se lança dans une conversation avec l'aubergiste et un groupe de clients. Cela devrait l'occuper une heure ou deux...

On ne parlait, bien entendu, que de la mort de Percy Morris. Tout le village savait déjà qu'Aidan était venu annoncer la nouvelle à sa sœur. Les villageois s'efforçaient d'en apprendre davantage sans oser toutefois l'interroger directement. Ils avaient une curieuse façon de poser des questions à leur voisin, à l'aubergiste... ou aux poutres du plafond, puis d'attendre qu'Aidan y réponde.

— Je me demande comment est mort M. Percy, dit l'un d'eux, s'adressant à la fumée de sa pipe.

Ce fut sa chope de bière qu'un autre interrogea.

— Moi, je voudrais bien savoir à quoi ressemble une bataille contre les Français.

Après avoir satisfait leur curiosité en leur offrant un récit circonstancié, assorti de détails suffisamment sanglants, du terrible affrontement de Toulouse, Aidan demanda :

— Je suppose que vous connaissiez tous le capitaine Morris ?

Oui, naturellement. Même si le jeune M. Percy n'était pas revenu au manoir depuis des années.

— Son père a eu le cœur brisé quand il est parti comme ça, pour gagner sa solde au service du roi, dit l'un d'eux, témoignant ainsi d'un tragique manque de connaissance quant à la manière dont un homme devenait officier de cavalerie.

Une discussion enflammée s'ensuivit pour savoir si le vieux M. Morris avait un cœur ou pas.





10428

*Composition*  
FACOMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
par GRAFICA VENETA  
le 10 juin 2013.

Dépôt légal : juin 2013.  
EAN 9782290074466  
L21EPSN001089N001

ÉDITIONS J'AI LU  
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris  
*Diffusion France et étranger : Flammarion*